

Relations humaines et mouvements d'artistes : Genève - Montbéliard, de la réforme à la guerre de trente ans

Autor(en): **Jouffroy, Christian**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **42 (1994)**

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-728515>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RELATIONS HUMAINES ET MOUVEMENTS D'ARTISTES: GENÈVE – MONTBÉLIARD, DE LA RÉFORME À LA GUERRE DE TRENTE ANS

Par Christian Jouffroy

Montbéliard, ville industrielle d'aujourd'hui trente mille âmes, est située sur les marches Nord du Comté de Bourgogne, à la croisée des axes Mer du Nord – Méditerranée et Bâle – Paris, rien de comparable donc avec l'importance de Genève. Cette réalité contemporaine reflète mal un passé historique remarquable et parfois prestigieux.

Le Comté de Montbéliard, vassal de Bourgogne, passe dans la maison de Wurtemberg en 1407 par l'union d'Henriette de Montfaucon, Comtesse de Montbéliard et d'Eberhard Le Jeune, ce dernier déposant dans la corbeille de mariage, outre le Wurtemberg, ses possessions alsaciennes de Horbourg, Riquewihr et Ferrette. La petite cité va ensuite et naturellement tourner ses regards vers l'Europe germanique. A ce premier bouleversement politique s'ajoutera un siècle plus tard un second bouleversement, religieux cette fois, l'introduction de la Réforme.

En 1524, sous la pression d'Ecolempade, le Comte Ulrich accorde à Guillaume Farel l'autorisation de prêcher publiquement la nouvelle doctrine dans sa ville de Montbéliard. Farel sera alors soutenu par le Parisien Jean de Mesnil et le Bâlois Guillaume Dumoulin. L'écho est plus que favorable, et tout est consommé en 1538 avec l'arrivée de Pierre Toussaint qui, en achevant l'œuvre de ses prédécesseurs, obtient l'abolition de la messe. Si le conflit religieux tourne court au travers d'une adhésion massive aux idées nouvelles, le luthéranisme reste fort face à la pensée de Calvin. La liberté religieuse, à l'intérieur de la Réforme, s'avère encore totale.

A ce stade des événements, le Comté de Montbéliard se distingue quelque peu de ce que nous connaissons ailleurs: pas de brutalités, pas de destructions (encore que le Comte ait pris la précaution de transférer nuitamment à Stuttgart le trésor de l'église Saint-Maimbœuf, dont le célèbre «Mömpelgarter Altar»¹). Cette relative stabilité politique et religieuse est vite connue hors des frontières. Le grand voisin français connaît une période beaucoup plus tourmentée, l'anti-Réforme y est particulièrement musclée et bon nombre de ses résidents, de toutes conditions sociales, commencent à chercher un lieu de refuge: Montbéliard, au même titre que Strasbourg et Genève, deviendra une terre d'asile.

Dans cette optique, des liens humains et culturels vont se nouer dès 1550 et trouver leur apogée lors du massacre

de Wassy en 1562, puis de la Saint-Barthélemy en 1572. Genève et Montbéliard se trouveront dès lors au centre d'un phénomène migratoire d'exception, sur fond de religion².

LE REFUGE MONTBÉLIARDAIS

Jean Maillot, «peintre de Trois en Champagne», est le premier artiste à venir goûter cette liberté en 1550, date à laquelle il paie sa «reconnue» à la Société des Merciers de Montbéliard³.

Petite place de commerce dans la zone d'influence de Bâle, la ville n'a rien d'un centre artistique. Le comté vit sous l'administration de deux princes-tuteurs pendant la minorité de Frédéric de Wurtemberg. Aidés par le magistrat de la ville, ils vont, de concert, favoriser largement l'accueil des réfugiés. Le système corporatif local est en tout point comparable à ce que nous connaissons en général. La «Chonffe des Merciers» (de l'allemand *Zunft*) représente le grand et le petit commerce: ces marchands sont habilités à vendre tout ce qu'ils ne produisent pas eux-mêmes. La puissance de la corporation réside dans le quasi-monopole des produits de première nécessité, autant que dans les marchandises de luxe. Ses représentants approvisionnent la région en denrées recherchées (sucre, riz, épices, etc.) et en exportent la production locale. Enfin elle obéit à des règles octroyées en 1491, règles très souples, essentiellement fondées sur la loyauté commerciale et l'honorabilité de ses membres.

Le rattachement des peintres à cette société s'explique par le fait qu'il n'y avait pas de corporation de type Saint-Luc – il n'y en aura jamais malgré le nombre de peintres en activité – et qu'elle reste la seule n'affiliant pas de métiers précis, comme le sont les corporations des métaux (Saint-Eloi), du bois, des peaux ou des tissus. Elle est donc la plus apte à recevoir nos peintres. Le problème se pose également pour François Briot, le grand graveur de la Renaissance, qui s'attache quant à lui aux «Saint-Eloi» en qualité de potier d'étain, à défaut de trouver mieux.

Noël Serpe, lui aussi natif de Troyes, nous offre le premier exemple de l'errance des gens de la nouvelle religion: le 13 mars 1562, il présente une requête au Magistrat de Montbéliard pour être admis à résidence⁴. La réponse

tardant sans doute à venir, il reprend la route et se fait enregistrer à Strasbourg le 12 septembre de la même année, avec sa femme et sa fille⁵. Mais en 1564, il figure dans les comptes de la ville de Troyes pour des travaux de décoration à la «porte du Belfroit» lors de l'entrée du roi de France⁶.

De la même origine et du même métier, Jean Marchant est arrêté à Troyes en 1557, emprisonné puis libéré, pour avoir été trouvé lisant «L'antithèse des faits de Jésus-Christ et du Pape, avec les figures, composé par Martin Luther»⁷. Il prend alors le chemin de Genève où il est enregistré en 1559⁸. Son séjour semble avoir duré moins de dix années puisque dès 1568, nous le retrouverons sur des actes montbéliardais⁹. Cet itinéraire n'est pas unique car, au travers de son testament rédigé à Montbéliard en 1594, Pierre de l'Asperg, peintre de Mâlines en Brabant, indique qu'il a dû fuir Genève en abandonnant tous ses biens «... restés en la puissance de quelque particulier [...]» et teste en faveur de sa femme, Jeanne Lozelle, de la Fère en Picardie, avec cette dédicace qui à elle seule symbolise l'époque: «... pour ce qu'elle m'a aydé à porter la croix en nos tribulations et angoisses [...]»¹⁰.

Ce qui est vrai pour les peintres le sera également pour d'autres artistes, artisans ou gens de la noblesse. Les exemples de Champagne sont les plus marquants mais ne doivent pas occulter des problèmes identiques survenus en Lorraine et en Bourgogne. Ce premier exode a pour origine non seulement «les troubles advenus en France» mais les diverses et fréquentes humiliations que subissent les Réformés: c'est l'époque où apparaissent les premiers registres «d'attestation de religion» faisant suite aux dénonciations largement encouragées par le clergé catholique. Le massacre perpétré par les troupes du duc de Guise à Wassy le 10 mars 1562 sera le point d'orgue de la première vague de départ.

A partir de 1562, les Huguenots s'exilent en grand nombre. Les différents documents montbéliardais en font état: livre de réception à la bourgeoisie ou «Livre Rouge», registres corporatifs, prestations de serment de fidélité, permettent de recenser un ensemble de quatre-vingt-cinq signatures. La seconde vague apparaît comme la conséquence de la Saint-Barthélemy, avec cependant une nuance importante: sur les deux cents quatre-vingt-dix personnes répertoriées en 1573, un nombre non négligeable d'entre elles étaient déjà présentes dans la ville depuis quelque temps. Cette sanglante journée n'a fait que de conforter les réfugiés dans leur choix de résidence et les a souvent contraints à se faire enregistrer pour être en règle avec l'administration locale. Cela est particulièrement marqué pour les artistes et artisans qui, à défaut de cette régularisation, ne pouvaient

exercer plus longtemps leur métier, sans compter les difficultés que représentaient cette augmentation importante de population pour une cité d'environ mille cinq cents âmes.

Les peintres constituaient alors une petite communauté scindée en deux groupes d'origines distinctes: les Champenois avec Jean Maillot (†1587), Noël Serpe († 1587), Jean Marchant (ca. 1535-1596), Simon Blampignon (ca. 1540-ca. 1610), Nicolas Cochin (ca. 1535-1586), Jacques I Varin (ca. 1529-1599) et son fils Jacques II (1568-1633), Germain Viarrey, Jacques Vergny, François Gaulard (ca. 1550-1610), Nicolas Goppilot (†1589), Nicolas Lepage (†1595) et André Cotelle (ca. 1540-1600); les Bisontins avec les frères André (†1617) et Pierre Tournier (†1627).

L'ÉVOLUTION DU REFUGE

Il est bien évident qu'un tel apport d'artistes ne peut être supporté par une population aussi restreinte. A cette situation s'ajoute un contexte religieux nouveau et autoritaire.

Le refuge montbéliardais fut très vite confronté à la question de l'unité de foi et de doctrine sur le principe évoqué à la paix d'Augsbourg en 1555: «Cujus regio, cujus religio». Le souverain ne pouvait régner sur des sujets pratiquant une religion différente de la sienne. Bien que la coexistence de luthériens et de calvinistes fût pacifique, le principe impliquait la conversion des seconds à la foi des premiers. Les tentatives commencèrent très tôt, sous la tutelle du duc Christophe, mais avec modération afin de ne pas allumer une néfaste guerre interne. Les pressions ne cessèrent cependant d'augmenter sous la direction d'un anti-calviniste notoire et influent à Stuttgart et en Wurtemberg: Jacob Andreae. Plutôt que de s'en prendre trop directement à la masse des réfugiés, le Conseil de Régence de Montbéliard entama une campagne contre les pasteurs calvinistes et en premier lieu contre les plus importants: Pierre Toussaint et André Florêt. Ce que voyant, le parti calviniste sollicita, sans trop de succès, l'appui des Eglises Réformées suisses de Neuchâtel et de Berne. La nomination d'un nouveau Surintendant des églises et des cures, luthérien rigoriste, en 1571, précipita la discorde alors que sévissaient la famine et la peste. L'atmosphère s'alourdit encore après la réception d'un courrier du roi de France, Charles IX, expédié une semaine après la Saint-Barthélemy, demandant la dénonciation et l'expulsion des réfugiés huguenots. La missive était assortie de menaces de représailles.

Comme le souligne le professeur Jean-Marc Debard, «... l'humanité des bourgeois prévalut sur la politique des états [...]»¹¹. Le Magistrat montbéliardais affronta courageusement le roi en accordant à tous ceux qui en feraient la

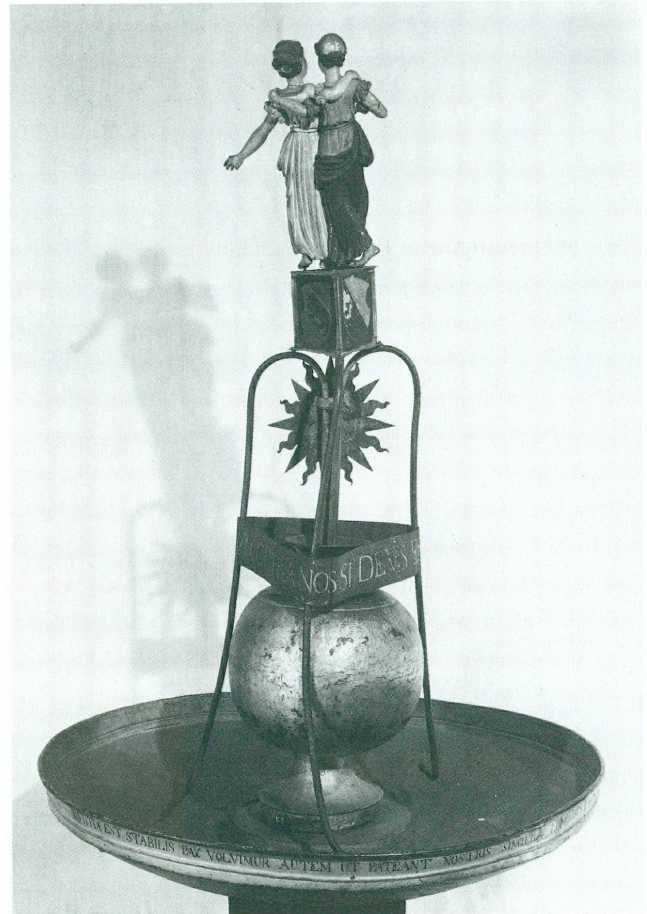
demande le droit de bourgeoisie à condition de présenter leur profession de foi. Ainsi, pas un seul réfugié ne fut expulsé, un répit salvateur était obtenu, sans toutefois résoudre le problème de fond.

Humanité certes, contestation politique sûrement, le pouvoir de la bourgeoisie affrontait ouvertement le pouvoir du souverain, d'autant que le nombre de réfugiés allait croissant après 1573, revigorant le tissu social, ce qui n'était pas pour déplaire au Magistrat. Chacun allant de son autorité, ce fut le Conseil de Régence, au nom du respect des droits judiciaires du prince, qui défendit les réfugiés faussement accusés d'avoir molesté et détourné l'envoyé du roi de France en Pologne, Guy du Faur de Pibrac en 1575. Le parti calviniste s'entremet ensuite dans une bien vilaine affaire appelée «la surprise de Besançon», le 21 juin de la même année, sanglant échec de la prise de la ville dans laquelle la collusion avec les bourgeois de Montbéliard sembla établie. La Franche-Comté s'ajoutait au nombre des ennemis du «Pays» en devenant une terre de Contre-Réforme.

LE RÉTABLISSEMENT DU POUVOIR SOUVERAIN

Frédéric de Wurtemberg accède au pouvoir en 1581. Intelligent, ambitieux et parfois visionnaire, il aura le souci d'affirmer sa présence et son rôle de «redouté seigneur et comte». En 1585, il charge le juriste Charles Mercier de la rédaction du Corpus législatif et coutumier de la Principauté de Montbéliard par lequel il entend, entre autres, contrôler la qualité et l'origine des réfugiés, leur imposant un serment de fidélité à sa personne et à l'Eglise Luthérienne. En organisant juridiquement le Refuge, il laisse pressentir une finalité absolutiste. En provoquant le «colloque de Montbéliard» de mars 1586, il pensait que les théologiens luthériens de Wurtemberg amèneraient à sa raison Théodore de Bèze et ses amis. Le fossé se creusa plus encore et l'échec de cette tentative résonna sur les huguenots réfugiés avec une vigueur accrue. Le prince lança alors deux offensives: la première en direction des réfractaires en publiant le 26 décembre 1586 «La Confession de foi de Montbéliard», érigeant le Luthéranisme en religion d'Etat; l'autre le 7 mai 1587, en s'assurant par la force du Magistrat, cassant les corps de ville, confisquant les précieuses Franchises. Le coup d'Etat était réussi, l'opposition était maîtrisée, le prince gouvernait. L'éradication du calvinisme devenait officielle, mais elle ne fut totale que... quarante-sept ans plus tard, en 1634!

Durant cette période pour le moins troublée, les artistes réfugiés surprennent par leur facilité d'intégration. Les Champenois accèdent en nombre à la bourgeoisie, bien que



1. Fontaine de l'Alliance, 1584. Genève, Maison Tavel. Inv. F 9.

celle-ci demandât une incontestable aisance financière¹². Il s'institue également une entraide corporatiste, les plus riches soutenant les plus modestes: Jean Marchant en sera la figure emblématique¹³. Ils aident à l'accueil des nouveaux arrivants et participent à la vie communautaire (militice bourgeoise, élections des Corps de ville, justice, rôles corporatifs, baptêmes, etc.).

La problématique religieuse montbéliardaise n'a cependant pas l'heur de plaire à tous. Si Jean Marchant arrive de Troyes après un séjour à Genève, Jacques Varin le père quitte tôt Montbéliard, puisqu'il figure dès 1574 sur la liste des Habitants de Genève, ville où il séjournera jusqu'à sa mort en 1599¹⁴. Germain Viarrey, réfugié depuis 1572, le suit en 1577. Il sera l'un des artisans de la «Fontaine de l'Alliance» (fig. 1) et des décorations commandées à l'occasion de la signature du traité du même nom en 1584 entre Berne, Zürich et Genève. Il quittera la cité quelques années plus tard¹⁵. André Cotelle, par contre, après quelques vingt-cinq années de vie genevoise¹⁶, paie son inscription à



2. Plafond peint de la maison dite «de la Croix d'Or», Montbéliard, vers 1580.

la Société des Merciers de Montbéliard en 1591 et travaille ensuite pour Jean Marchant¹⁷.

Parmi eux, un seul échappe au transit genevois: Simon Blampignon. Issu d'une famille de peintres champenois ayant œuvré au côté de Dominique Florentin au Palais de Fontainebleau, il est encore présent à Troyes en 1572. Admis à la «Chonffe» des Merciers de Montbéliard en 1573, il se marie catholique l'année suivante dans la petite ville voisine et franc-comtoise de Saint-Hippolyte-sur-le-Doubs, berceau du célèbre musicien Goudimel. Avec son confrère Louis Courtois, il sera à l'origine d'une véritable petite «école» forte d'une dizaine d'artistes, dont les plus importants seront Jacques Courtois dit «Le Bourguignon», son frère Guillaume et son cousin Jean-Baptiste qui tous trois travailleront et mourront en Italie¹⁸.

Il convient cependant de ne pas limiter cette migration aux seuls peintres: Jean Jacquemart, potier d'étain originaire du Bassigny (région de Langres), est attesté à Lyon puis à Genève, avant de s'installer à Montbéliard vers 1578 en compagnie de François Briot dont il paraît être le fondateur attiré¹⁹. Il n'est pas impossible que le graveur ait suivi un cheminement identique, car, bien que résidant officiellement dans la capitale de la Principauté, ses absences sont très nombreuses et répétées. Pour l'heure aucun témoignage probant ne vient faire la lumière sur leurs destinations.

Pour clore ce chapitre relatif au XVI^e siècle que nous avons, à dessein, présenté sous forme d'état des lieux et des personnes, interrogeons-nous sur les diverses causes de ces migrations: sans conteste le vecteur primitif et essentiel s'avère religieux, la fuite résultant des persécutions. Dans le refuge, la liberté n'est qu'apparente et ne satisfait pas complètement, d'où un second itinéraire voire un troisième. Si

la conscience trouve le repos tant désiré, le métier se heurte à des difficultés nouvelles et surtout inconnues jusque-là. En pays catholique, l'essentiel des commandes vient des ordres religieux, ordres disparus en pays réformé. Il en est de même pour la noblesse qui ne jouit plus de ses prérogatives et dont les finances ont été sensiblement réduites. L'humeur du moment n'est d'ailleurs plus à une consommation de produits superflus et luxueux.

Ces facteurs bouleversent totalement le travail des artistes qui se voient contraints de produire pour une clientèle différente et de quitter souvent le chevalet pour la décoration. Les nombreux inventaires après décès conservés aux Archives municipales de Montbéliard confirment cette évolution du métier: les descriptions d'œuvres sont encore bien présentes, mais nous trouvons également des créances pour des travaux décoratifs. Ainsi, en cette fin de siècle, un peintre sur deux pratique cette disposition, à l'exemple d'André Cotelle qui remet en couleur les affûts des canons de la ville en 1595²⁰. Il est à retenir que les premiers plafonds peints apparaissent à Montbéliard dans les années 1570-1580²¹; le seul exemple datable de cette période montrant un style très proche de ceux conservés à Genève, à Besançon ou en Alsace, où transparait une nette influence flamande apportée par les Champenois (fig. 2).

Au-delà de ces divers phénomènes, il faut ajouter un élément subjectif, l'ambition, et rejoindre l'historien d'art Jacques Bousquet: «Ecartons enfin l'idée que l'émigration est toujours le résultat de la misère, de l'attrait des régions riches pour les régions pauvres [...] le phénomène est plus humain, d'une part, désir de certains, les plus doués ou les plus audacieux, d'échapper à leurs limites naturelles, de l'autre l'accueil plus favorable au nouveau venu qu'au compatriote [...]»²². Bien que cette citation fût destinée au séjour des peintres français en Italie, elle s'adapte fort bien, en seconde ligne, aux migrations montbéliardo-genevoises, et nous introduit au siècle suivant.

LES MONTBÉLIARDAIS ET L'ATTRAIT GENEVOIS AU XVII^e SIÈCLE

La prise de pouvoir du prince Frédéric préluait à une volonté de faire de Montbéliard une véritable capitale. En avril 1593, il s'attache les services d'un architecte en pleine ascension, Heinrich Schickhardt, élève de l'architecte ducal en titre Georges Beer, et lui fait part de ses projets de transformation de la ville. En août de la même année, le duc Louis de Wurtemberg décède et Frédéric hérite du duché. Le souci financier qui entravait ses ambitions s'évanouit, l'argent du duché va permettre de les satisfaire. Le travail de Schickhardt prend alors trois directions: création de la

«Neuve-ville», édification de la citadelle, réalisation du collège ou «Académie», dont les mises en œuvre débutent en 1598. Parallèlement, dans l'enceinte du château, il achève «le logis des Gentilshommes» ou Hôtel du bailli, dans un style nouveau: la seconde Renaissance fait son entrée à Montbéliard. Le prince ne s'arrête pas en si bon chemin et fait entreprendre à partir de 1601 la construction du plus important édifice du monde luthérien non germanique, l'église française de Montbéliard: Saint-Martin (fig. 3). Dès lors le pli est donné, la bourgeoisie démolit ses maisons de pierre et de bois et reconstruit au goût du jour. Point de somptuosité cependant, le caractère architectural montbéliardais s'organise autour d'un style empreint de sobriété et de retenue, à l'image de la grande région bâloise²³.

La conséquence directe de ce remodelage du tissu urbain fut un essor considérable de l'artisanat et du commerce autour de la halle de pierre qui ne tardera pas à être agrandie de manière conséquente. Politiquement, Montbéliard vivait des années de calme du fait d'un prince éclairé, diplomate, qui avait su s'attacher l'estime et l'amitié du nouveau roi de France, Henri IV, du souverain anglais et des Républiques italiennes. Toutes les conditions étaient réunies pour qu'un Montbéliard modernisé trouve sa place dans le concert européen.

Artistiquement, la demande, inexistante ou presque trente ans auparavant, est forte dans les premières années du XVII^e siècle. Et pour preuve: trente-trois peintres naîtront dans la cité entre 1579 et 1604! Les inventaires après décès de la période 1590-1630 montrent des tableaux «es-huile» dans toutes les couches de la société, et en nombre important et varié: portraits de souverains et de famille, mythologie, sujets profanes et religieux.

L'ameublement connaît le même engouement sous l'influence lyonnaise et sera à l'origine d'une armoire à quatre portes d'architecture rhénane à décoration française, le «buffet de Montbéliard», qui survivra jusqu'au milieu du XIX^e siècle. La ville est également le berceau d'une production de grands dressoirs en noyer sculpté et historié dont le musée conserve un superbe exemplaire appelé «buffet de la maison de Ville» ou «buffet Carlin» du nom du sculpteur. L'aube du XVII^e verra naître les fameux étains d'ornement de François Briot, dont le bassin et l'aiguière de «la Tempérance» et le bassin de «Mars» pour ne citer qu'eux²⁴. Un art nouveau va se développer sur le modèle flamand, la confection de «dos-ciel», peintures sur toile destinées à orner les têtes des lits à baldaquin²⁵. Ajoutons enfin les nombreux travaux de décorations pour les édifices publics et privés.



3. Heinrich Schickhardt, *Beschreibung einer Reiss*, à Montbéliard chez Jacques Foillet, imprimeur du Prince de Wurtemberg, 1602: l'église Saint-Martin.

Dans ces circonstances nouvelles, pour quelles raisons voyons-nous les peintres, artistes ou artisans d'art, prendre la route et pour beaucoup d'entre eux ne plus rentrer au «Pays»?

C'est en 1608 qu'eut lieu le premier départ: Jean Symonin, né à Montbéliard en 1569, fils d'un réfugié bisontin exerçant le métier de «Capitaine entretenu de Son Altesse» au château de Blamont (Doubs), est connu comme graveur et maître d'apprentissage pour le dessin²⁶. Il sera le professeur du futur peintre Pierre Marie, prenant la suite d'Henry Tournier qui lui avait enseigné «l'art de peindre» pendant quatre ans. Sa carrière genevoise est encore totalement obscure²⁷. Il est reçu à la bourgeoisie en 1617 et décède en 1621, laissant un fils, Jean II, graveur de lettre et horloger. Son petit-fils Jean III Symonin deviendra orfèvre après un apprentissage chez son cousin germain, orfèvre de renom: Isaac Picot.

Il n'est pas impossible qu'une vie professionnelle médiocre soit à l'origine de cette migration: les commandes officielles pour un graveur sont rares (nous n'en connaissons qu'une seule), Montbéliard ne recèle pas d'atelier de gravures, et son seul imprimeur, Jacques Foillet, n'a pas une production suffisamment importante pour lui fournir un travail suivi; enfin, l'apprentissage est trop réglementé pour lui assurer

un revenu conséquent, d'où l'envie de tenter sa chance à Genève. L'idée de Jacques Bousquet prend ici sa pleine signification.

Il faudra attendre une génération pour connaître l'installation à Genève d'un second artiste montbéliardais. La période de prospérité initiée par le prince Frédéric va s'éteindre brutalement pour deux raisons: d'abord la guerre de Trente Ans qui va menacer la ville et ensanglanter le comté, et, simultanément, les ravages de la peste; ce que la première laissera debout sera couché par la seconde.

Daniel Chastel, né en 1604 d'un riche négociant en métaux, sera orphelin dès l'âge de huit ans²⁸. Il est alors placé en pension, selon l'usage local, chez le Ministre de Goumois, puis auprès du Superintendant de Riquewihr pour apprendre la langue allemande «fort utile en ce pays» (notons que si tous les documents touchant les personnes et les biens sont rédigés en français, la langue officielle employée par la Chancellerie de Montbéliard ou l'administration du Prince reste l'allemand). Le jeune garçon est ensuite «loué» (placé en apprentissage) auprès du peintre Jean Marchand Le Jeune, ainsi que nous l'affirme son compte de tutelle. La durée de l'enseignement varie de quatre à cinq années selon l'âge au moment de la disparition paternelle, avec, incluse ou non, une année de dessin obligatoire. Vient ensuite le moment de faire le «voyage», qui selon les individus, les expatrie pour au moins deux ans. Attesté à Montbéliard en 1633, c'est donc après cette date que Daniel Chastel rejoint Genève et s'y installe définitivement. Artiste estimé et recherché, il sera le fondateur d'une dynastie de peintres. A sa mort en 1679, il laisse trois fils exerçant le métier: Daniel II, Isaac et Jacob. Leurs héritiers prendront la suite: Philippe, Daniel III et Samuel. Le dernier peintre du nom ne s'éteindra qu'en 1737. Les Chastel occuperont ainsi la scène artistique genevoise pendant plus d'un siècle.

Le dernier peintre montbéliardais à rejoindre Genève nous présente un parcours tout différent, parcours qui nous ramène une fois encore à la citation de Jacques Bousquet. Jacques Périer naît à Montbéliard en 1592, fils d'un maître menuisier bien connu pour ses travaux dans la ville, Jean Périer. Il est attesté en 1619 par le registre d'incorporation des Merciers comme maître-peintre, au retour de son «voyage»²⁹. Nous l'avons retrouvé en 1618 à Carcassonne, grâce à un marché passé avec les Pénitents Bleus de cette ville, au sujet d'un tableau devant orner leur chapelle³⁰. Cette position géographique n'est pas anodine: il est en effet le troisième Montbéliardais situé en Languedoc, après les frères Jean II et Isaac Marchant. Ceux-ci l'ont devancé en 1606, date à laquelle nous pouvons établir la présence du second, et en 1610, celle du premier. Tous deux feront

carrière à Toulouse et à Narbonne³¹. Le Languedoc de cette époque jouit d'un particularisme religieux fait de tolérance et la Contre-Réforme ne viendra que très tard. Les ordres religieux y sont nombreux, aisés et actifs. L'installation en 1627 du plus célèbre des peintres montbéliardais de retour d'un long séjour romain n'y est pas étrangère: Nicolas Tournier, le plus inspiré des caravagesques français, s'affirmera comme le chef de l'école toulousaine de peinture³².

Jacques Périer, de son côté, travaillera dans sa ville natale et les archives témoignent de commandes de portraits officiels: Louis XII, Anne d'Autriche, Richelieu³³. C'est par le testament de sa veuve, Clémence Beurnier, rédigé à Genève en 1673, que nous avons pu déterminer sa fuite de Montbéliard lors de la première occupation française et son installation genevoise³⁴. Ce document nous apporte la preuve que le peintre a véritablement «fait fortune», car, n'ayant pas d'héritiers, la testataire dote richement des jeunes filles de Montbéliard.

Tout comme au XVI^e siècle, ce mouvement n'est pas l'apanage des artistes, rappelons pour mémoire les noms des potiers d'étains Léonard Bourrelrier, Antoine Bois-de Chêne et Jean Morel, qui en faisant souche à Genève sont à l'origine de véritables lignées d'artisans qui ne s'éteindront qu'au XIX^e siècle. Un autre cas est à souligner dans l'optique de l'intérêt financier: la présentation de plans et maquettes de fortifications faite parallèlement à la seigneurie de Genève en 1613 par le Français Jacques Gentillâtre, ancien «architecte et fortificateur de Son Altesse» à Montbéliard, d'une part, et par Claude Flamand, son successeur, «Ingénieur de Son Altesse», auparavant attaché au service de l'Archiduc Albert, d'autre part. L'un et l'autre s'acharneront à faire échouer le projet concurrent, si bien qu'aucun d'eux ne sera retenu³⁵!

CONCLUSION

Les relations entre Genève et Montbéliard sont plus étroites qu'il n'y paraît à première vue. Le XVI^e siècle rapproche les deux villes au travers du phénomène religieux réformateur, les oppose par les intellectuels et les rend parentes au travers de la moyenne classe sociale. Leur vécu se construit en parallèle et l'attrait purement humain s'établit principalement à l'orée du XVII^e siècle. Certes, l'attrait genevois sur les peintres reste un paradoxe comparé à celui que pouvait exercer Paris à la même époque: les Montbéliardais «les plus doués, voire les plus audacieux» ne s'y sont pas trompés et ont su prendre leur part du renouveau artistique de la capitale française. Ce goût pour l'inconnu ne procède toutefois plus de la même démarche: Genève reste une ville-sœur par opposition à l'hostilité ambiante de la grande

métropole catholique, ce malgré le protectorat accordé aux artistes réformés de tous horizons et stimulé par l'Abbé de Saint-Germain-des-Prés. Montbéliard terminait son âge d'or, Genève le commençait.

Abréviations:

A.D.A.: Archives Départementales de l'Aube, Troyes.
 A.D.D.: Archives Départementales du Doubs, Besançon.
 A.M.M.: Archives Municipales de Montbéliard.
 M.S.E.M.: *Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard*.
 SKL: Carl BRUN, *Schweizerisches Künstler-Lexikon*, 3 tomes et deux suppléments, Frauenfeld, 1905-1917.

Notes:

- 1 Spécialiste de la Renaissance allemande, Werner FLEISCHAUER attribue actuellement ce monumental retable, conservé à Vienne en Autriche, au peintre de Herrenberg (Württemberg) Heinrich Füllmauer et à son atelier. Commande des Bourgeois, réalisé vers 1530, il quitta la Collégiale Saint-Maimbœuf de Montbéliard en 1538 sur ordre du Comte Georges I^{er} et n'y revint jamais. Voir *Die Renaissance im deutschen Südwesten zwischen Réformation und Dreissigjährige Krieg*, catalogue d'exposition, château d'Heidelberg, 1986, t. I, pp. 182-184.
- 2 Cet article reprend en partie le résultat de recherches que nous avons publiées sous l'intitulé «Artistes et artisans peintres dans l'ancien Comté de Montbéliard, XVI^e-XVII^e siècles», dans: *M.S.E.M.*, t. LXXXII, 1986, pp. 205-302. On trouvera ici quelques éléments nouveaux et une tentative de mise en perspective de ce phénomène encore méconnu que constitue l'immigration montbéliardaise à Genève.
- 3 A.M.M., HH 106, Registre d'incorporation de la Chonffe des Merciers.
- 4 A.M.M., BB 21, pièce 1.
- 5 R. ZUBER, «Les champenois réfugiés à Strasbourg et l'Eglise Réformée de Châlons, échanges intellectuels et vie religieuse, 1560-1590», dans: *Mémoires de la Société d'Agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, t. LXXXIX, 1964, pièce justificative n° 64.
- 6 A.D.A., Fichier Nathalis Rondot.
- 7 *Ibid.* Voir aussi *Histoire ecclésiastique de la ville de Troyes*, ms. du XVI^e siècle, livre IV, f° 102, Paris, Bibliothèque Nationale, coll. Dupuy, vol. 698.
- 8 Paul. F. GEISENDORFF, *Le livre des Habitants de Genève*, t. I, Genève, 1963, p. 169.
- 9 A.M.M., FF 359, Succession de Morice Lebault, beau-père de Jean Marchant.
- 10 A.M.M., FF 228, Registre des Causes Testamentaires pour 1594.
- 11 Jean-Marc DEBARD, «Tolérance et intolérance: les réfugiés huguenots à Montbéliard et dans la principauté, seconde moitié du XVI^e siècle», dans: *M.S.E.M.*, t. LXXXIV, 1988, pp. 47-157.
- 12 A.M.M., BB 9.
- 13 Voir notre article cité dans la note 2.
- 14 Paul. F. GEISENDORFF, *op. cit.*; SKL, suppl. I, s.v.
- 15 SKL, suppl. I, s.v.
- 16 SKL, I, s.v. D'après ce dictionnaire, le séjour de Cotelle à Genève n'aurait duré que deux ans. Ni les archives de Troyes ni celles de Montbéliard ne permettent de confirmer ou d'infirmier cette affirmation. En revanche, d'après le Fichier Rondot, la famille Cotelle ou Cautelle embrasse très tôt la Réforme et quitte Troyes vers 1550.
- 17 Source citée dans la note 3; A.M.M., FF 473, Compte Titot, p. 80.
- 18 Voir notre article cité dans la note 2.
- 19 A.M.M., FF 592, Requête de François Briot contre Jean Jacquemart, 1586.
- 20 A.D.D., E 101 (Principauté), f° 14.
- 21 Voir notre article cité dans la note 2, qui fait état de plafonds récemment remis au jour.
- 22 Jacques BOUSQUET, *Recherches sur le séjour des peintres français à Rome au 17^e siècle*, Montpellier, 1980.
- 23 André BOUVARD, «La vie et l'œuvre d'Heinrich Schickhardt, 1558-1635», dans: *M.S.E.M.*, t. LXXVII, n° 104, 1981; *Id.*, «L'architecte Heinrich Schickhardt à Montbéliard: la construction du temple Saint-Martin», dans: *M.S.E.M.*, t. LXXXII, n° 109, 1987.
- 24 Sur François Briot, voir la mise au point de Philippe BOUCAUD, «Etains de la Renaissance, François Briot, ses inspireurs, ses imitateurs» (avec la fiche 174 C qui l'accompagne), dans: *L'Estampille*, 1985; ainsi que notre étude: «Le Buffet de la Maison de Ville de Montbéliard», dans: *M.S.E.M.*, t. LXXXIII, 1988.
- 25 Voir notre article cité dans la note 2.
- 26 *Ibid.*
- 27 SKL, III, s.v.
- 28 A.M.M., FF 389, Etat de la Tutelle Grangier. Cette pièce livre quantité d'informations qui corrigent le récit donné, notamment, par le SKL, I, s.v.
- 29 Source citée dans la note 3.
- 30 A.D.A., Registre de M^e Claude Rigaud, 1618, non classé.
- 31 Une étude sur ces deux peintres est en cours sous la direction de M. Jean-Jacques Fauré, à Narbonne; une partie des recherches sera publiée en 1995 dans *M.S.E.M.* par Jean-Jacques FAURÉ, Jean-Louis BONNET et Christian JOUFFROY, «Jean Marchant, bourgeois de Montbéliard, peintre à Narbonne au XVII^e siècle».
- 32 Pierre SALIÉS, «Nicolas Tournier, peintre en Languedoc», dans: *Archistra*, n° 11, 1973, et n° 12, 1974.
- 33 A.M.M., CC 176, pièce 46; voir aussi EE 5, inventaires de 1659 et 1676.
- 34 A.M.M., FF 330 (copie de l'acte de Genève).
- 35 Liliane CHÂTELET-LANGE, «Jacques Gentillâtre et les châteaux des Thons et de Chauvirey», dans: *Le Pays Lorrain*, 1978; Christian JOUFFROY, «Jean Flamand, ingénieur du duc Louis-Frédéric de Wurtemberg, 1597-1634» dans: *M.S.E.M.*, t. LXXXVII, 1992.

Crédit photographique:

Musée d'art et d'histoire, Genève, photo Y. Siza: fig. 1
 Photothèque de la ville de Montbéliard, cliché A. Aubert: fig. 2 et 3.

